Traduire

Revue française de la traduction

238 | 2018

Les coulisses du bénévolat

Témoignage : Tribulations d'une interprète en Russie

Anne-Marie Cervera

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/traduire/1067>

DOI : 10.4000/traduire.1067

ISSN : 2272-9992

Éditeur

Société française des traducteurs

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2018

Pagination : 32-39

ISSN : 0395-773X

Référence électronique

Anne-Marie Cervera, « Témoignage : Tribulations d'une interprète en Russie », *Traduire* [En ligne], 238 | 2018, mis en ligne le 01 juin 2018, consulté le 29 juin 2019. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/1067> ; DOI : 10.4000/traduire.1067

TÉMOIGNAGE

Anne-Marie Cervera

Travail payé ou gratuit ? Bénévolat ou mercenariat ? Et si nous parlions de volontariat ? Une tâche que l'on a décidé d'assumer, et pour laquelle on recevra une contrepartie, financière ou pas. Tout travail mérite salaire, dit la sagesse populaire. Moi, je dirais plutôt que tout travail mérite compensation. Ce peut être sous forme de salaire, d'honoraires, mais ce peut être aussi le plaisir d'avoir participé à une action intéressante, d'avoir aidé à faire avancer une cause à laquelle on croit. Ou bien encore un échange : du travail en contrepartie d'un logement, de services domestiques, auquel cas il s'agit plutôt de troc. Et pour illustrer cette forme de compensation, je vais raconter les...

Tribulations d'une interprète en Russie

Mars 2017 : c'est décidé, je vais aller en Russie. Un voyage auquel je pense depuis quelques années. Il s'agit d'une quête familiale : des recherches sur un frère de ma mère, jeune soldat allemand porté disparu au cours de la Deuxième Guerre mondiale. Maintenant, je me sens prête pour aller sur le terrain. L'idée de ne pas pouvoir lire des panneaux ou quoi que ce soit d'autre m'étant insupportable, mon premier objectif est d'apprendre l'alphabet cyrillique. Je me lance dans l'apprentissage du russe, via babbel.com sur internet et quelques sessions avec une copine traductrice.

Mai 2017 : je pars. Dès mon arrivée, j'arrive à comprendre les panneaux dans les rues, les publicités, les noms dans Moscou. Après un long voyage en train, c'est avec une immense émotion que je lis à l'arrivée : Волгоград. Volgograd, ex-Stalingrad. Vous me direz que c'est facile, c'est le terminus, le train est à l'heure, qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ? Il n'empêche, cette ville est tout un symbole, et je vais l'aborder en étant capable de décrypter les mots qui m'entourent. Je suis fascinée, comme les petits qui apprennent à lire. Jubilation dès que j'arrive à déchiffrer, puis comprendre la moindre information. À un moment dans l'apprentissage de la lecture, il y a une espèce d'excitation, une envie de tout décoder que j'avais observée chez mes enfants,

puis chez mes petits-enfants – là c'est moi qui rajeunis brusquement de quelques décennies ! J'ai aussi appris quelques mots et phrases, que je peux placer à certaines occasions, mais ce voyage-là est court, une semaine seulement, une simple mise en bouche.

Retour en France : je continue à apprendre le russe. Je finis les quatre premiers modules de Babel. J'apprends des chansons, je regarde des films, des séries et des dessins animés, j'échange quelques mots avec des collègues. Très bien, j'avance. Mais rapidement, je comprends que je dois retourner en Russie avant le grand voyage prévu dans ces contrées (Russie, Kazakhstan et Ouzbékistan) pour le printemps 2018. J'ai besoin de progresser un peu plus rapidement dans ma connaissance de la langue, du pays, de sa culture. Mais je ne veux surtout pas être touriste. Je ne veux pas être à Moscou, ni à Saint-Pétersbourg ; je connais les grandes villes et je sais bien qu'on peut facilement y passer son temps soit seule, soit avec d'autres étrangers. Je cherche des cours d'été dans différentes écoles ou universités et je trouve quelques formations intéressantes dans d'autres villes, mais je recule à l'idée de me retrouver avec une bande de jeunes étudiants dont la langue commune sera selon toute probabilité l'anglais ; je risque de me retrouver dans une ambiance générale plus internationale que russe. Je ferais bien jeune fille au pair, mais j'ai passé l'âge. Babouchka au pair, j'y pense, mais je ne trouve rien. Alors je cherche une autre solution... Une précision importante : je suis dans une période de ma vie où je peux me permettre de passer quelques semaines à effectuer un travail non rémunéré ; mes besoins sont moins importants, je sais que je vais retrouver mes clients (du moins ceux qui m'importent) en revenant, j'ai des collègues en qui j'ai toute confiance pour me remplacer.

Après plusieurs semaines de recherches sur internet, de courriels envoyés à droite et à gauche, je pense avoir trouvé.

Novembre 2017 : nouveau départ pour la Russie, cette fois pour un séjour de 25 jours à Pskov, une ville de 200 000 habitants située au nord-ouest du pays, près des pays baltes. À une nuit de train de Moscou, ou à cinq heures de car de Saint-Pétersbourg. Une « ville de province » donc, comme je les aime, exactement ce qu'il me faut, et je ne serai pas déçue. Je vais être l'hôte du département de langues étrangères de l'université. En échange, j'assurerai quelques présentations et j'essaierai de me rendre utile en général. C'est en quelque sorte du troc. Ni bénévolat, ni volontariat, mais un échange de bons procédés. Il me semblait évident que l'université et les écoles susceptibles de m'accueillir n'avaient absolument pas le budget que représenterait mon intervention. Elles pouvaient par contre m'ouvrir les portes de la vie quotidienne dans leur pays.

La responsable de la chaire de français de l'université de Pskov s'est proposée pour assurer mon accueil les premiers jours ; après on verrait bien. Finalement, je resterai chez elle pendant toute la durée de mon séjour. Avec sa fille de 10 ans, nous allons former un joli trio, trois générations différentes qui vont échanger en russe, français et anglais, et cohabiter avec le plus

grand plaisir. Ce sera ma famille russe. Et dans l'ensemble, un accueil très chaleureux, des rencontres merveilleuses, des découvertes passionnantes. De tout mon séjour là-bas, je ne rencontrerai pas un seul Français, Anglais, Américain, Allemand ou autre étranger de mon acabit. Je ferai la connaissance de quelques Arméniens. Il y a aussi des étudiants venus d'Ouzbékistan, du Tadjikistan, du Kazakhstan, ça, c'est bien. Je diagnostique chez moi une forme spécifique de xénophobie...

Une des missions qui m'est assignée consiste à présenter mon métier d'interprète aux étudiants. Je reçois cette demande un mois exactement avant mon départ, cela me donne le temps de réfléchir et de m'organiser. Je voudrais montrer des photos d'interprètes en action, ce sera plus parlant pour les étudiants. J'en ai bien déjà quelques-unes, prises au fil des années, mais ce ne sera pas suffisant. J'ai la chance, dans les quatre semaines qui précèdent mon départ, de travailler sur des missions de types très différents, dont : une « grande conférence » classique dans un hôtel, avec cabines, trois langues de travail, assistance assez nombreuse ; une étude de marché en salle équipée d'un miroir sans tain pour une équipe de six personnes ; une réunion de chantier avec un petit groupe, en liaison, incluant visite sur le terrain avec équipement de sécurité. J'explique aux personnes impliquées que les photos que je souhaite prendre seront montrées à des étudiants en Russie — un brin d'exotisme, ça ne fait pas de mal pour accompagner ma demande. Tous acceptent avec plaisir, à condition de ne pas dévoiler la marque sur laquelle porte l'étude de marché, bien sûr. Je prépare aussi des vidéos avec deux collègues qui ont comme langue de travail le russe, langue A pour l'une, langue C pour l'autre ; ce sera beaucoup plus convaincant pour des étudiants russes de voir et d'entendre des interprètes auxquels ils peuvent s'identifier, et pas moi comme seul exemple. C'est la première fois que je fais ce genre d'exercice, une interview filmée, c'est une première aussi pour les interviewés, c'est bien amusant ! Après montage, je dispose de deux vidéos de dix minutes chacune, mêlant le français, le russe et l'anglais. La qualité technique est acceptable et je verrai bien comment les utiliser. Je prends rendez-vous avec une autre collègue également enseignante de traduction et d'interprétation, nous parlons des exercices d'entraînement possibles pour les étudiants. J'ai plein d'idées pour cette présentation du métier, mais j'attends d'être sur place et de connaître un peu le contexte et le public visé pour mettre en forme tout cela. Ce que je sais pour le moment : il y aura trois séances d'une heure et demie chacune sur trois jours consécutifs, je m'exprimerai en français et en anglais, pour un public de 50 ou 60 personnes. C'est prévu au cours de la deuxième semaine de mon séjour, j'ai donc le temps de voir.

Mardi 14, un peu avant 16 h : j'arrive dans un amphi déjà à moitié plein, c'est impressionnant. Heureusement, je connais la salle dans laquelle j'ai présenté la semaine passée un film français, *La Famille Bélier*, à un public de lycéens, d'étudiants et de professeurs de français. Je connais aussi l'équipement : rétroprojecteur, écran, ordinateur, je sais que je peux compter sur l'aide technique de certains étudiants. J'ai un peu le trac, mais comme je vais l'expliquer plus tard aux étudiants, le trac, ça se gère, avec des exercices de respiration, des mouvements au niveau des épaules, mais surtout mentalement — le public est là pour vous écouter, pas pour vous juger.

Je suis là pour transmettre un message, en l'occurrence le mien, alors que d'habitude ma tâche est de transmettre ceux d'autrui. Si je leur raconte clairement sur un ton agréable et convaincant des choses qui vont les intéresser, tout ira bien. Et le trac bien géré, ça donne en prime le petit coup d'adrénaline qui vous rend meilleure.

Je commence en montrant une représentation de la tour de Babel, que tous connaissent. En préparant la présentation, j'avais cherché la traduction en russe sur Google, que j'ai vérifiée avec les collègues profs – j'ai eu de la chance, il s'agit d'une très mauvaise traduction que je me suis empressée d'utiliser pour faire passer le message suivant :

Je présente ensuite la classification ISO des langues, j'explique les différents types d'interprétation, nous visionnons les entretiens avec les collègues. Je me rends rapidement compte que si presque tout le public comprend l'anglais, un certain nombre d'étudiants comprend très peu le français ; c'est l'occasion de demander à des volontaires dans la salle de faire un peu de « consec » quand nous arrivons à la partie française des vidéos. Quant à moi, je me mets rapidement à l'anglais ou, si je parle français, je traduis en anglais après. Bref un exercice d'équilibriste dont nous avons l'habitude dans la profession et que j'adore, surtout qu'aujourd'hui je suis aux manettes et que je décide quelle langue est parlée, et à quel moment il convient d'en changer.

Mercredi, deuxième séance. Cette fois le grand amphi n'est pas libre, mais le public sera moins nombreux, tous les groupes de langues ne sont pas conviés à la session. Nous ferons des exercices pratiques, deux enseignantes d'anglais seront également présentes pour guider les

étudiants ; il est bien évident que ce n'est pas moi qui risque de corriger leur russe... Nous nous organisons par petits groupes de trois ou quatre étudiants, tous ont leur téléphone avec connexion internet, je leur demande de chercher le discours de Sergueï Lavrov, ministre des Affaires étrangères, devant l'assemblée générale de l'ONU en septembre. Je leur explique en quoi consiste le *shadowing*. Un étudiant prend des oreillettes, écoute le discours et le répète aux autres qui eux n'ont pas accès au discours d'origine. Très vite, il y a un brouhaha incroyable dans la salle, tous sont enthousiastes, à tel point que je dois demander à plusieurs groupes d'aller s'entraîner dans les couloirs. Ils doivent ensuite chercher l'interprétation en français, ou en anglais, de ce même discours. YouTube est un outil formidable pour ce style d'exercice. Ils s'entraînent après à compter, dans une langue, dans une autre, à l'endroit, à l'envers, par dizaines, tout en écoutant un autre discours pour voir ce qu'ils en retiennent. Les étudiants font ainsi plusieurs exercices avant de s'essayer à l'interprétation directement, d'abord avec un site américain d'apprentissage de l'anglais, puis avec un discours de Theresa May. Toujours en petits groupes, ils se corrigent entre eux, j'insiste sur le fait que nous ne travaillons pas sur l'exactitude de la traduction, mais sur la régularité du débit, la clarté de l'énonciation dans la langue cible, la conviction de l'interprète. Je leur explique qu'une interprétation erronée énoncée avec conviction sera souvent mieux perçue qu'une traduction exacte dite d'une voix dans laquelle transperce l'angoisse de mal faire. C'est une affirmation volontairement provocante et exagérée, mais il est vrai que la confiance en soi est une des clés de la réussite dans le métier.

Le lendemain, troisième et dernière séance, à nouveau dans le grand amphî. Cette fois, je montre les photos de l'interprète en action sur le terrain — que le terrain soit une cabine, une salle de réunion, un site industriel ou un champ de céréales. Nous parlons des aspects techniques du métier, des difficultés spécifiques à certaines langues. Je leur raconte quelques histoires classiques d'erreurs de traduction. Nous parlons du bénévolat/volontariat qui permet de se tester pour ce métier, je leur donne également une série de conseils pratiques. Dans l'assistance, il y a probablement de futurs collègues. Fin des présentations, mots de remerciements et de félicitations de la responsable du département d'anglais, applaudissements, remise de petits cadeaux. D'habitude, je traduis tout ça depuis une cabine ou installée avec un micro dans un coin. Aujourd'hui, c'est moi la récipiendaire, celle à qui s'adresse cette petite cérémonie, j'en suis tout émue !

Quelques jours plus tard, j'ai rendez-vous dans un café avec un collègue. Avant mon départ, j'avais cherché sur internet les interprètes de la région, je n'en avais trouvé qu'un seul suffisamment bien référencé pour qui fait des recherches en anglais depuis un autre pays. Pavel avait tout de suite répondu à mon courriel en proposant de reprendre contact une fois sur place pour décider d'une rencontre. Grandes discussions, en anglais, autour d'un café. Pavel fait principalement de la traduction, il interprète également, mais uniquement en liaison. Conversation très intéressante sur les logiciels de TAO, la sous-traitance à des collègues fiables, la gestion des clients, la visibilité sur internet. Pratiquement tous ses clients sont à l'étranger, ce

qui lui a permis de tirer son épingle du jeu à l'époque où son pays traversait une grave crise économique. Nous échangeons aussi sur le rôle des associations ou syndicats professionnels. Il fait partie de l'ATA (American Translators Association), qui lui a apporté des contacts très intéressants. Il a essayé d'adhérer à une association professionnelle en Russie mais n'a pas été accepté, car il n'a pas de diplôme de traduction. Moi non plus je n'en ai pas, mais heureusement, les règles d'adhésion à la SFT sont différentes.

Voilà pour ces tribulations d'une interprète en Russie. Je n'ai pas fait de grands progrès en russe, j'ai beaucoup parlé français, anglais et allemand, mais en fait, ce qui m'importait, c'était de pouvoir échanger. Je ne suis toujours pas capable de mener une conversation un peu « intellectuelle » en russe, bien sûr, et je doute d'y arriver un jour ; mais pour le quotidien, je peux me débrouiller, avec la bonne volonté de mes interlocuteurs.

Et le plus important : j'ai noué de vrais liens d'amitié dans ce pays. J'ai eu le sentiment d'exorciser en quelque sorte une époque au cours de laquelle nos parents ou grands-parents ont été de féroces ennemis, avec des conséquences dramatiques : tout d'abord pour les individus impliqués directement dans le conflit, mais aussi pour leurs familles, même après des décennies. La réconciliation avec un terrible passé, pour un présent d'échanges et d'amitié.

Printemps 2018 : je suis à Samarcande en Ouzbékistan, sur invitation d'une université. La suite de cette nouvelle aventure pour un prochain numéro...

annemarie.cervera@gmail.com

Remerciements : Les enseignants et les étudiants des chaires de français, allemand et anglais à l'université de Pskov, les professeurs de français des lycées de Pskov – Ninel, organisatrice en chef – Oxana et Dacha, ma famille russe – Natalya, Laurent-Manuel, Isabelle, Dominique, collègues de Lyon – Pavel, collègue de Pskov.

Pour la version russe de cet article :

<https://sardinita.com/traduire/238ru.pdf>

Anne-Marie Cervera : interprète freelance, installée à Lyon. A exercé plusieurs métiers, successivement ou simultanément : enseignante de français et d'anglais en tant que langues étrangères, comptable, épouse, traductrice, mère de famille, cuisinière, hôtelière, interprète. Français, anglais, espagnol : langues de vie et de travail ; allemand : langue aimée, parlée et lue ; italien : langue comprise et baragouinée ; russe : un défi personnel ; rudiments d'autres langues selon les pays visités. En 2017, intervenante dans des lycées et à l'Université de Pskov, Russie <http://pskgu.ru/>. En 2018, « professeure invitée » à l'Institut des Langues étrangères de l'État, Samarcande, Ouzbékistan <https://samdchti.uz/>.

Intérêts spécifiques : l'enseignement des langues étrangères (en particulier de l'interprétation) et la formation d'enseignants pouvant difficilement se rendre dans le(s) pays de leur(s) langue(s) de travail.